

## Nouvelles perspectives en sciences sociales



# Désir, conditions et politiques de reconnaissance du chercheur en sciences sociales : réflexions sur la performance de terrain et d'écriture

## Desire, Conditions and Policies of Social Sciences Researchers' Recognition: Reflections on Fieldwork and Writing Performances

Florence Bétrisey

Volume 13, Number 1, November 2017

Sur le thème de la recherche sur la recherche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1044012ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1044012ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (print)

1918-7475 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bétrisey, F. (2017). Désir, conditions et politiques de reconnaissance du chercheur en sciences sociales : réflexions sur la performance de terrain et d'écriture. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 13(1), 91–116. <https://doi.org/10.7202/1044012ar>

Article abstract

In this paper, I propose to analyze the researcher-subjects' behavior, during the research performance, through the prism of recognition, as a conceptual idea/notion. I question my own approach and my own subject-researcher behavior in the framework of my own doctoral research in Bolivia. In particular, I analyze two key dimensions of social science research: the fieldwork performance and the (eurocentrist) academic space in which I am enrolled.

Analyzing the fieldwork experience, understood as a social performance through the prism of recognition allows us first to clarify the tensions between the strategic conformism of the researcher and the reproduction of local social norms. Secondly, we highlight the researcher's desire to obtain academic recognition and the way in which this desire enjoins her to reproduce the dominant grammar of academic recognition. In particular, this desire to obtain recognition, whether social or academic, is closely linked to the power relations that structure the academic space (which, moreover, is not considered as a neutral space).

Finally, we show that if the promise of recognition renders the contestation of recognition standards difficult, it does not prevent their circumvention, for example by adhering to alternative narratives of the quality of research ("slow science"). The latter can indeed act as alternative channels of recognition, producing new narratives and new grammars of recognition. However, these mechanisms of conformity, resistance, or circumvention of recognition standards, both in terms of field performance and academic space, often take place in the realm of the unconscious and the non-cognitive.

Tous droits réservés © Prise de parole, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Désir, conditions et politiques de reconnaissance du chercheur en sciences sociales : réflexions sur la performance de terrain et d'écriture

FLORENCE BÉTRISEY  
Université de Lausanne

## Introduction

La subjectivité du chercheur est volontiers considérée comme un obstacle que l'on tente de minimiser, si bien qu'elle passe le plus souvent « virtuellement inaperçue<sup>1</sup> » dans la recherche en sciences sociales. Dans ce contexte, les *performative social sciences* (PSS) enjoignent à reconsidérer la place faite à cette subjectivité en proposant de considérer épistémologiquement la recherche comme « a performance, by performance, of a performance, or in performance<sup>2</sup> ». La recherche de terrain, au demeurant comprise comme une performance<sup>3</sup> sociale située, constitue alors l'un des

---

<sup>1</sup> Mary Gergen et Kenneth Gergen, *Playing with Purpose: Adventures in Performative Social Science*, Walnut Creek (CA), Left Coast Press, 2012, p. 12.

<sup>2</sup> Brian Roberts, « Performative Social Science: A Consideration of Skills, Purpose and Context », *Forum Qualitative Sozialforschung / Forum: Qualitative Social Research*, vol. 9, n° 2, 2008, <http://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/3771822>, p. 3.

<sup>3</sup> Le terme de « performance » doit ici être compris en référence à sa signification utilisée dans le domaine artistique, où le terme « performance » est entendu comme une production artistique non figée, qui évolue selon le contexte et

moments clés de la performance de recherche à analyser. Le chercheur, par ailleurs considéré comme un sujet construit dans l'interaction et en lien avec le contexte normatif au sein duquel il se meut, y joue un rôle central.

Dès lors, la subjectivité du chercheur devrait non seulement faire l'objet de plus de visibilité et de questionnement dans une démarche qui se veut honnête, mais aussi constituer un précieux outil heuristique, capable de « décoder » et analyser la performance de recherche dans une démarche qui se veut réflexive, voire auto-ethnographique lorsque le chercheur décide préalablement d'être le principal objet de sa recherche, « ressuscitant l'introspection (connaissance de la connaissance ou auto-examen) en tant que technique sociologique systématique<sup>4</sup> ». Dans un souci de cohérence, les PSS encouragent donc à questionner la performance de recherche et à l'analyser comme toute autre performance sociale, et considèrent le sujet-chercheur comme capable d'entreprendre une telle démarche d'auto-analyse critique.

L'expérience de recherche « de terrain », comprise comme une performance dans la performance de recherche, est l'un des moments propices à cette introspection sociologique. En effet, toute rencontre entre le chercheur et « le terrain » est remplie d'émotions que le chercheur est amené à « orchestrer, contrôler ou négocier<sup>5</sup> ». Ces émotions et affects<sup>6</sup> participent d'un processus

---

le temps, et qui contient souvent une part d'improvisation, en opposition à l'idée de « représentation » artistique.

<sup>4</sup> Carolyn Ellis, « Sociological Introspection and Emotional Experience », *Symbolic Interaction*, vol. 14, n° 1, 1991, p. 23.

<sup>5</sup> Carolin Schurr et Katharina Abdo, « Rethinking the Place of Emotions in the Field through Social Laboratories », *Gender, Place and Culture*, vol. 23, n° 1, 2016, p. 1.

<sup>6</sup> Les tenants des théories non représentationnelles (NRT) proposent une distinction entre émotions et les affects. L'émotion consisterait en la représentation d'un ressenti, et le plus souvent en sa formulation. Elle serait alors influencée par les filtres sociaux et cognitifs. Les affects, eux, sont le « non formulé [...] préalable à tout état émotionnel nommable » (Louisa Cadman, *Nonrepresentational Theory / Nonrepresentational Geographies*, Glasgow, Elsevier inc., p. 3, traduction personnelle), mais aussi le « non-représenté » et le non-cognitif, « au-delà de la réflexivité et de l'humanité » (Steve Pile, « Emotions and Affect in Recent Human Geography », *Transactions of the*

individuel de construction de signification<sup>7</sup>, mais aussi « de normalisation du sujet-chercheur, que l'on peut rattacher à des modes de légitimation et ultimement, à des structures de pouvoir<sup>8</sup> ». En effet, la relation dialogique entre le sujet-chercheur et le sujet-participant n'est pas entièrement abstraite des normes et structures sociales locales et situées dans le temps, au sein desquelles se déroule la recherche. Cela nécessite de s'interroger sur les différents statuts et les rôles non seulement des participants à la recherche, mais aussi du chercheur, et l'entremêlement entre savoir et pouvoir qui en résulte, comme le proposait déjà Foucault. Et ce, notamment grâce à l'auto-analyse des émotions du chercheur sur le terrain.

La production et l'écriture scientifiques constituent également une performance subjective, notamment car elles procèdent d'un travail de réédification et de « montage », découpage-collage. En effet, le récit scientifique ne suit que rarement le développement chronologique de la pensée mais procède avec des allers-retours vers un objectif heuristique. Au cours du processus d'écriture, le chercheur optera pour la structure la plus susceptible de rendre compte du message voulu, de façon qu'il juge cohérente. Il sera peut-être aussi amené à raccourcir certaines « longueurs », à varier le matériel (iconographie, extraits d'entretien) afin de rendre l'ensemble plus attractif pour le lecteur. Ce processus « d'adaptation » se fonde notamment sur ses propres attentes et des attentes anticipées des lecteurs<sup>9</sup>, mais aussi sur la base de normes codifiant l'écriture dite « scientifique ». Or les codes définissant l'écriture dite « scientifique » présentent souvent le « récit » scientifique comme un compte rendu objectif, une « représentation fiable de

---

*Institute of British Geographers*, vol. 35, n° 1, 2010, p. 8, traduction personnelle) qui s'exprime dans l'action mais de façon involontaire et non contrôlée.

<sup>7</sup> Carolyn Ellis, *op. cit.*

<sup>8</sup> Florence Bétrisey, *Les relations d'échange au sein de schémas de paiements pour services hydriques : encastres socioéconomiques, justifications morales et implications sociopolitiques. Ethnographie des "Acuerdos Recíprocos por el Agua", en Bolivie orientale, au prisme des notions de réciprocité et de reconnaissance*, thèse de doctorat, Université de Lausanne, 2016, p. 78.

<sup>9</sup> Mary Gergen et Kenneth Gergen, *op. cit.*

la réalité<sup>10</sup> ». Les PSS proposent *a contrario* de considérer et d'assumer, voire de revendiquer, la dimension proprement subjective du récit scientifique, grâce à de nouveaux modes de production, d'écriture et de communication de « la » science<sup>11</sup>.

Ces deux exemples de performances au sein de la performance de recherche illustrent le caractère hautement normatif et normé au sein duquel se déroule cette dernière. Le chercheur – en tant qu'auteur, spectateur, monteur, producteur de sa recherche – ne peut que difficilement faire abstraction de ces normes. Les PSS permettent de considérer la dimension subjective de la performance, ainsi que leur dimension performative et donc leur capacité à (re-)produire le contexte normatif où elles se déroulent. Or nous estimons que les théories de la reconnaissance permettent de comprendre plus finement cette dynamique de performativité et ses ambivalences, en éclairant la relation du sujet-chercheur aux normes régulant les espaces dans lesquels sa performance de recherche se déroule. C'est d'autant plus le cas d'un chercheur en devenir, un doctorant, qui suit un processus de socialisation académique.

Les théories de la reconnaissance aident à mieux saisir les mécanismes de conformisme, résistance ou contournement des relations de reconnaissance, lesquels, par ailleurs, se déroulent souvent dans le domaine de l'inconscient et du non-cognitif. Le chercheur peut, certes, entreprendre un travail cognitif de préparation à la recherche de terrain, élaborant même des stratégies d'adaptation en anticipation des situations qu'il pense pouvoir rencontrer sur son terrain d'étude. De même, il peut se montrer critique face au système de production scientifique actuel et entreprendre un travail cognitif de déconstruction des normes qui le structurent. Mais il ne peut échapper au fait que

---

<sup>10</sup> Laurent Matthey, *Narrations de narrations. Tentative d'épuisement des techniques de narration scientifique des pratiques ordinaires de la ville*, Lausanne, far-forum d'architectures lausanne, 2016, p. 10.

<sup>11</sup> Carolyn Ellis et Arthur Bochner, « Autoethnography, Personal Narrative, Reflexivity: Researcher as Subject », dans Norman Denzin et Yvonna Lincoln, *The Handbook of Qualitative Research*, SAGE, 2000, p. 733-768.

ses réactions aux interpellations dépasseront parfois le champ de sa cognition.

La reconnaissance est aujourd'hui une notion clé au sein de la philosophie politique et sociale critique. Elle fait l'objet d'un âpre débat théorique et idéologique, sur lequel il convient de revenir brièvement.

### **La reconnaissance: une relation émotionnelle, morale et politique**

Les théories de la reconnaissance forment un ensemble complexe ayant néanmoins en commun de considérer la reconnaissance comme une relation sociale dynamique. Deuxièmement, la reconnaissance constitue invariablement un élément fondamental de la construction de la subjectivité<sup>12</sup>, définissant la place des sujets dans l'interaction sociale<sup>13</sup>.

Axel Honneth, philosophe inscrit dans tradition de l'École de Francfort, considère, en prolongement des travaux de Jürgen Habermas, la reconnaissance comme un acte moral, « ancré dans le monde social comme une occurrence quotidienne<sup>14</sup> ». La reconnaissance a selon lui pour ambition d'« affirmer l'existence d'une autre personne ou d'un autre groupe<sup>15</sup> ». Le besoin de reconnaissance au sens d'affirmation de son existence est considéré comme un besoin humain universellement partagé, une « attente normative que les sujets adressent à la société [...] de voir reconnaître leurs capacités par l'autrui généralisé<sup>16</sup> ». Selon Honneth, l'acte de reconnaissance est foncièrement « bon »; il

<sup>12</sup> Amy Allen, « Dependency, Subordination, and Recognition: On Judith Butler's Theory of Subjection », *Continental Philosophy Review*, vol. 38, n<sup>os</sup> 3-4, 2006, p. 199-222.

<sup>13</sup> Beverley Skeggs, « The Toilet Paper: Femininity, Class and Mis-Recognition », *Women's Studies International Forum*, vol. 24, n<sup>os</sup> 3-4, 2001, p. 295-307.

<sup>14</sup> Axel Honneth, « Recognition as Ideology », dans Bert van den Brink et David Owen (dir.), *Recognition and Power: Axel Honneth and the Tradition of Critical Social Theory*, New York, Cambridge University Press, 2007, p. 329, traduction personnelle.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 330.

<sup>16</sup> Axel Honneth, « La théorie de la reconnaissance : une esquisse », *Revue du MAUSS*, vol. 23, n<sup>o</sup> 1, 2004, p. 134.

« rend visibles les invisibles, fait passer l'individu de la condition d'objet à celle de sujet<sup>17</sup> ». Reconnaître est alors considéré comme un critère total de justice, en tant que condition, moyen et principal horizon<sup>18</sup>.

De plus, Honneth considère que « les individus sont naturellement capables de se reconnaître mutuellement<sup>19</sup> ». Toutefois, cette capacité naturelle peut être perturbée par les standards de (non-)reconnaissance sociale, engendrés par les institutions. Ces dernières distinguent en effet les individus ayant accès aux relations de reconnaissance et les individus exclus de ces relations, c'est-à-dire les invisibles, les méprisés, voire, les « réifiés<sup>20</sup> ». La lutte contre l'injustice passe alors par la lutte contre les conditions de non-reconnaissance et l'élargissement des conditions de reconnaissance mutuelle, transformant les conditions structurelles régissant les institutions. La reconnaissance est à la fois un devoir moral et un critère d'évaluation de la justice d'une société<sup>21</sup>.

À l'inverse, l'injustice sociale est synonyme de déni de reconnaissance. Ce dernier revient à refuser à l'individu son identité de sujet. Il susciterait alors un sentiment de révolte à l'origine de « conflits moraux », revendiquant la reconnaissance. Sur cette base, Honneth tend à considérer la domination sociale comme un « cas étendu d'irrespect et de non-reconnaissance<sup>22</sup> » ou de mépris<sup>23</sup>.

Dans *Recognition as Ideology*, Honneth consent que la reconnaissance est parfois manipulée par les structures de pouvoir afin subordonner les sujets par elle constitués. Cependant, il s'agit

<sup>17</sup> Florence Bétrisey, op. cit, p. 174.

<sup>18</sup> Antoine Garapon, « Justice et reconnaissance », *Esprit*, mars/avril, 2006, p. 231-248.

<sup>19</sup> Florence Bétrisey, op. cit, p. 174.

<sup>20</sup> Axel Honneth, *La réification. Petit traité de théorie critique*, Paris, Gallimard, 2007.

<sup>21</sup> Axel Honneth, « La théorie de la reconnaissance: une esquisse », op. cit.

<sup>22</sup> Amy Allen, « Recognizing Domination: Recognition and Power in Honneth's Critical Theory », *Journal of Power*, vol. 3, n° 1, 2010, p. 23, traduction personnelle.

<sup>23</sup> Axel Honneth, *La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*, Paris, La Découverte, 2006.

selon lui d'une forme de déformation, de détournement (*distorted*) de la reconnaissance<sup>24</sup>. Il s'agit d'une reconnaissance récupérée et détournée de son objectif premier, manipulée par l'acteur le plus puissant à des fins d'autoreproduction, autant, si ce n'est plus, qu'à des fins d'émancipation des participants. C'est cette reconnaissance déformée, pervertie, que Honneth qualifie d'idéologique. Elle a pour effet, d'« ébranler les conditions essentielles au développement de l'autonomie humaine<sup>25</sup> » et devient alors un instrument de subordination des reconnus.

Les critiques des théories de la reconnaissance d'inspiration honnethienne regrettent que la reconnaissance soit pensée comme un idéal de mutualité, une relation fondamentalement dialogique, que viennent pervertir des relations de pouvoir stratégiques venant de l'extérieur. Ils estiment que cette représentation de la reconnaissance entraîne une forme de dépolitisation des formes d'injustices et des luttes sociales.

Se situant dans le courant poststructuraliste<sup>26</sup>, Judith Butler considère en effet « la possibilité même de relations intersubjectives et mutuelles comme une illusion<sup>27</sup> », dans la mesure où les principes moraux (et avec eux la reconnaissance) sont toujours et avant tout fondamentalement politiques.

En effet, pour Butler, la reconnaissance, à l'instar d'autres principes moraux, procède avant tout « d'une relation entre un sujet et la norme qui le constitue<sup>28</sup> », car les individus doivent d'abord être reconnaissables – c'est à dire préalablement conformes aux normes établies par les acteurs en position de pouvoir – pour pouvoir être reconnus : « Si mon visage est un tant soit peu lisible, il ne le devient qu'en entrant dans un cadre visuel qui conditionne

<sup>24</sup> Axel Honneth, « Recognition as Ideology », *op. cit.*

<sup>25</sup> C. M. Maia Rousiley et Danila Cal, « Recognition and Ideology: Assessing Justice and Injustice in the Case of Child Domestic Labor », *Journal of Political Power*, vol. 7, n° 1, 2014, p. 64, traduction personnelle.

<sup>26</sup> Inspirée par Michel Foucault, et avec qui Judith Butler partage la vision du pouvoir comme non seulement répressif, mais également créateur du sujet et donc inévitable.

<sup>27</sup> Florence Bétrisey, *op. cit.*

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 179.



sa lisibilité<sup>29</sup> ». Or, ces conditions sont imposées au sujet, même si celui-ci participe par la suite à leur reproduction : « Les conditions me permettant d'accorder cette reconnaissance ne sont pas seulement les miennes, je ne les ai pas manufacturées ni façonnées seul [...]. En un certain sens, je me soumetts à une norme de reconnaissance lorsque je vous offre une reconnaissance<sup>30</sup> ».

On peut alors considérer la reconnaissance et sa promesse comme un instrument de « normalisation et assimilation<sup>31</sup> » et « d'assise des structures de pouvoir sous-jacentes<sup>32</sup> » à la norme en question. En se basant sur les théories de Freud et Nietzsche, Butler étudie l'attachement psychique que le sujet développe envers les structures de pouvoir qui lui permettent de se positionner comme sujet (et ce via l'établissement de relations de reconnaissance). Cet attachement se développe malgré la subordination et la souffrance que peuvent engendrer la soumission et la domination, car les individus opteront toujours pour « une identité basée sur la subordination [plutôt que pour] pas d'identité du tout<sup>33</sup> ». Les systèmes de régulation sont alors vus comme exploitant ce besoin qu'ont les individus de s'attacher, malgré la souffrance, « les convainquant de s'attacher aux structures de subordination<sup>34</sup> ».

Cette exploitation est d'autant plus puissante et redoutable que, selon Butler, une fois la relation de reconnaissance établie, le sujet par elle constitué ne peut plus mettre en doute les normes et les régimes sous-jacents à cette relation. S'il le faisait, il risquerait en effet de mettre en danger les conditions mêmes de son positionnement en tant que sujet et s'exposerait à ce qu'Allen appelle

<sup>29</sup> Judith Butler, *Le récit de soi*, Paris, Presses Universitaires de France, 2007, p. 29.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>31</sup> Barbara Baird, « Sexual Citizenship in "the New Tasmania" », *Political Geography*, vol. 25, n° 8, 2006, p. 964-987.

<sup>32</sup> Florence Bétrisey, *op. cit.*, p. 180.

<sup>33</sup> Amy Allen, « Dependency, Subordination, and Recognition: On Judith Butler's Theory of Subjection », *op. cit.*, p. 202, traduction personnelle.

<sup>34</sup> *Ibid.*

un « suicide social<sup>35</sup> ». En refusant de remettre en question ces normes et en s'y subordonnant, les sujets vont devenir des acteurs de leur reproduction, via « leurs propres énonciations performatives<sup>36</sup> », même malgré eux. Ils contribuent ainsi à leur propre subordination, sans en être forcément conscients. La résistance n'est pas considérée comme un acte stratégique (intentionnel ou non), mais comme un échec lors du cycle de réitération des normes (par les sujets) qui reproduit les structures de domination. Cet échec serait individuel, involontaire et dû au hasard<sup>37</sup>.

En raison de ces dimensions morale et politique, intersubjective et subordonnante, la reconnaissance constitue selon nous un critère d'analyse pertinent pour comprendre la complexité des performances sociales, y compris celle de la performance de recherche.

Suivant une démarche réflexive, le chercheur peut donc entreprendre de questionner les normes, et systèmes d'acteurs impliqués dans sa reconnaissance sociale, lors de la performance de terrain, et académique, lors de la performance d'écriture et production de la recherche. C'est à cette analyse que nous nous sommes livrée. Nous avons fait de notre performance de recherche doctorale (portant sur la justice sociale au sein de dispositif de Paiements pour Services Hydriques en Bolivie orientale<sup>38</sup>) un

<sup>35</sup> Amy Allen, *The Politics of Our Selves: Power, Autonomy, and Gender in Contemporary Critical Theory*, New York, Columbia University Press, 2007.

<sup>36</sup> Amy Allen, « Dependency, Subordination, and Recognition: On Judith Butler's Theory of Subjection », *op. cit.*, p. 203, traduction personnelle.

<sup>37</sup> Amy Allen, « Dependency, Subordination, and Recognition: On Judith Butler's Theory of Subjection », *op.cit.*

<sup>38</sup> Notre thèse, soutenue en septembre 2016, questionne le processus de « bricolage institutionnel » qui a mené à l'institutionnalisation d'arrangements locaux de gouvernance de l'eau et de la forêt, inspirés du principe de Paiements pour Services Hydriques mais appelés « accords réciproques pour l'eau ». Nous avons analysé les discours autour de ces arrangements, tels que portés par les différents acteurs partie prenante, ainsi que les pratiques auxquelles leur institutionnalisation a donné lieu dans la région des vallées du département de Santa Cruz en Bolivie. Nous avons éclairé les processus d'encastrement socio-économique, de justifications morales, ainsi que les implications de ces arrangements en termes de justice sociale et environnementale grâce, notamment, au référentiel socio-économique de Karl Polanyi et aux théories de la reconnaissance.

objet d'étude, et de notre subjectivité, un outil heuristique pour déceler les mécanismes relatifs à la production de relations de reconnaissance sociale et académique.

### **Le chercheur au prisme de la reconnaissance**

Nous allons analyser ici deux dimensions clés de la recherche au prisme des théories de la reconnaissance: la performance du travail de terrain et l'espace académique (eurocentriste) dans lequel s'inscrit le chercheur.

Le chercheur et sa reconnaissance sur le « terrain »

Dans le cadre de notre recherche doctorale, nous avons été amenée à réaliser trois phases de recherche de terrain en 2012, 2013 et 2014. Au cours de ces expériences de terrain, nous avons collaboré avec une ONG locale, la Fondation *Natura Bolivia*, ainsi qu'avec des assistants de recherche choisis par nos soins. Notre démarche abductive et l'utilisation de méthodes qualitatives nous a amenée à aborder ces « terrains » comme « une série de rencontres »<sup>39</sup> et de micro performances.

Or ces rencontres ont une dimension émotionnelle et parmi ces signaux émotionnels et affectifs, certains dépassent le champ de la cognition et ainsi ne font pas l'objet d'une analyse consciente, comme le suggèrent les théories non représentationnelles<sup>40</sup>. Certains auteurs ont proposé d'examiner la façon dont l'intuition<sup>41</sup> et l'imagination<sup>42</sup> – toutes deux considérées comme des éléments de l'ordre de l'affect et du non-représenté, et donc situés au-delà du domaine de la conscience – conditionnent la performance de recherche. Le sentiment de reconnaissance et son opposé, le sentiment de mépris, sont à ranger parmi ces signaux

<sup>39</sup> Richard Powell, « Learning from Spaces of Play: Recording Emotional Practices in High Arctic Environmental Sciences », dans Mick Smith et Liz Bondi (dir.), *Emotion, Place and Culture*, Farnham (Angleterre), Ashgate Publishing, 2009, p. 117, traduction personnelle.

<sup>40</sup> Steve Pile, *op. cit.*

<sup>41</sup> Louisa Cadman, *op. cit.*

<sup>42</sup> Abraham DeLeon, « From the Shadows of History: Archives, Educational Research, and Imaginative Possibilities », *Journal of Curriculum Theorizing*, vol. 27, n° 3, 2011, p. 190-208.

émotionnels et affectifs ressentis par le chercheur. À ce titre, ils influencent le comportement du chercheur, l'interaction entre chercheur et participant et la production de connaissance, et ce aussi de manière non réfléchie et non intentionnelle. Toutefois, le chercheur n'a que peu de contrôle sur ces affects non représentés.

Irina Ionita<sup>43</sup> considère la question de la reconnaissance du chercheur lors de la performance de recherche de terrain, même si elle le fait de façon quelque peu indirecte. En effet, en examinant l'échange entre chercheur et participants au prisme des notions de réciprocité et empathie, elle montre comment cet échange immédiat s'inscrit dans un cycle de don/contre-don complexe, qui dépasse le chercheur et les participants. En effet, le chercheur qui entame sa recherche sur le terrain a parfois tendance à estimer que l'attention qu'il porte aux participants est une forme de don initial d'intérêt. Il se positionne alors comme l'initiateur d'un nouveau cycle de don/contre-don et s'attend par conséquent à ce que son don d'attention soit « accepté, avec gratitude, et que l'attention lui soit rendue en retour, par exemple sous forme d'accueil, ou de temps mis à disposition pour participer à la recherche ou simplement d'intérêt réciproque<sup>44</sup> ». Dès lors, lorsque le « don » du chercheur n'est pas accepté, ou ne lui est pas rendu, c'est-à-dire lorsque les individus refusent de donner de leur temps et de recevoir l'intérêt du chercheur, il n'est pas étonnant que ce dernier soit non seulement frustré, mais qu'il interprète ce refus comme une forme de non-reconnaissance, de « défiance<sup>45</sup> », de rejet ou de mépris.

Or, les critères de reconnaissance et de définition des exclus de la reconnaissance, envers qui il n'est alors pas possible d'accepter le moindre endettement positif, sont influencés par les normes en vigueur dans le contexte étudié. Dans notre cas, la norme paternaliste liée aux structures de genre et d'âge, qui imprègne la société bolivienne, s'est manifestée de manière particulièrement

<sup>43</sup> Irina Ionita, *Un itinéraire de recherche en terrain autochtone au Canada. L'empathie dans tous ses états*, Paris, L'Harmattan, 2015.

<sup>44</sup> Florence Bétrisey, *op. cit.*, p. 79.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 126.

explicite lors de mon troisième travail de terrain, alors que je travaillais avec une étudiante de master bolivienne comme assistante de recherche. Ayant travaillé durant mes deux premiers terrains avec des assistants de recherche masculins, j'avais certes réfléchi aux conséquences que pouvait avoir le fait de travailler avec une femme en préparant mon troisième terrain. J'avais anticipé le fait que nous serions peut-être, elle et moi, plus souvent l'objet d'interpellations nous rappelant notre identité sexuelle et/ou de genre au cours des entretiens que nous allions conduire ensemble. J'avais néanmoins choisi de travailler avec une femme, d'une part, pour donner sa chance à une étudiante présentant des qualités humaines et professionnelles hors du commun, mais aussi, d'autre part, pour vivre et questionner la réalité de ces interpellations que j'avais supposées *a priori* et leurs influences sur la façon dont je pourrais conduire ma recherche, avec l'objectif de documenter ce processus et d'y réfléchir *a posteriori*.

Au cours de cette recherche de terrain, nous avons conduit ensemble plusieurs entretiens semi-directifs, avec des acteurs partie prenante de la gouvernance de l'eau en zones rurale et urbaine de l'Est bolivien, dont une grande majorité étaient des hommes, de classe moyenne, d'âge moyen. Lors de ces entretiens, nous nous présentions, elle comme étudiante bolivienne et moi comme chercheuse suisse, ayant comme objectif de comprendre les contextes de la gouvernance de l'eau. Nous considérions notre interlocuteur avec respect, mais, en ce qui me concerne, sans interpellier nos interlocuteurs en référence à leur statut (*maestro, ingeniero, licenciado*). Or, lors de ces entretiens, nous nous sommes à plusieurs reprises vues toutes deux interpellées en tant que « *mi amor* » (mon amour) ou « *niña* » (familier : gamine, petite).

#### Extrait de carnet de terrain n° 1

Mon assistante m'a confié s'être sentie très inconfortable lors de cet entretien, en raison du caractère ouvertement sexiste et raciste de notre interlocuteur. Je pense que c'est ma position d'étrangère et de chercheuse qui m'a permis de « tolérer » l'entretien jusqu'au bout sans ressentir le

besoin de l'écouter. J'ai même été très « contente » sur le moment qu'il ose dire tout ça devant moi, en ayant même accepté d'être enregistré. J'ai donc avant tout éprouvé la satisfaction du chercheur qui fait une découverte, avant le dégoût que ces propos ont suscité en termes, cette fois, humains. J'ai ensuite ressenti la culpabilité d'avoir en quelque sorte imposé cette situation à mon assistante, bien qu'elle ait fait preuve de sang-froid et gardé ses émotions pour elle durant tout l'entretien (je ne me suis rendu compte de rien). Il faudra toutefois trouver une manière de rendre la situation supportable lors des prochains entretiens. J'apprends un peu... Est-ce éthique de lui demander même d'écouter ces propos?» (Santa Cruz, juillet 2014)

À d'autres reprises, et plus souvent en zone rurale, je fus interpellée en référence à ma position de *gringa*, c'est-à-dire à mon origine étrangère, non latino-américaine<sup>46</sup>. Cette assignation à la catégorie de *gringa* a ensuite servi à légitimer diverses réactions de la part de mes interlocuteurs. Certains se sont ainsi référés à mon identité de *gringa* pour « postuler que j'allais être dans l'incapacité de comprendre certaines pratiques ou certains déterminants culturels locaux, et qu'il était par conséquent inutile d'essayer de me les expliquer<sup>47</sup> », justifiant ainsi leur refus de participer à l'entretien. D'autres, en revanche, se sont implicitement ou explicitement référés à mon identité de *gringa* pour justifier leur volonté de m'expliquer ces mêmes éléments avec force détails, afin d'en assurer ma compréhension.

Je fus plus souvent interpellée en tant que *niña*, lors d'entretiens avec des dirigeants d'entreprises et des représentants des autorités en zone urbaine, tandis que je fus plus souvent interpellée en tant que *gringa* par les paysans en zone rurale. Ceci suggérerait que les grammaires de reconnaissance varient également localement et selon les partenaires de l'interaction, informant ainsi sur les normes prédominantes dans le contexte en question.

<sup>46</sup> Si l'appellation « *gringola* » était pendant un temps réservée aux Nord-Américains, il est difficile de savoir aujourd'hui ce qu'elle recouvre, tant le terme est utilisé pour référer à des personnes aux origines très diverses, ayant toutefois en commun une origine non latino-américaine.

<sup>47</sup> Florence Bétrisey, *op. cit.*, p. 106.

Résister à de telles interpellations (*niña* ou *gringa*) aurait eu pour conséquence de mettre en péril le processus de recherche en causant une forme de « suicide social » du chercheur. Ce dernier, méconnu, aurait alors été bien en peine de rencontrer son terrain et de mener à bien sa performance de recherche. *A contrario*, accepter ces interpellations serait revenu à affirmer la supériorité et l'autorité de l'interlocuteur (homme, mûr, autochtone) sur la chercheuse (femme, jeune, étrangère). Or, paradoxalement, ce manque d'autorité du chercheur pouvait aussi se révéler être un atout dans une démarche de recherche qualitative et orientée vers l'induction. En effet, en établissant une « relation de répartition d'autorité en vue d'un échange mutuel avec les interlocuteurs, dans un climat de confiance partagée<sup>48</sup> », le chercheur va potentiellement accéder à des éléments d'informations qui ne seraient pas révélés dans un contexte d'autorité différent. Selon les allocutaires, il peut donc sembler stratégique de ne pas résister à ces interpellations de *gringa*, ou de *niña*, de se conformer à ces rôles et de les jouer selon les codes les déterminant. Cela permet au chercheur d'être visible, « reconnaissable » pour reprendre les termes de Butler, et ainsi de bénéficier potentiellement d'une attention, d'une considération particulière de la part de ses interlocuteurs ou seulement leur acceptation de participer à l'entretien.

Disséquant son propre comportement de chercheuse sur son terrain d'étude pékinois, dans une démarche réflexive, Richaud montre comment elle a stratégiquement « embrassé son propre rôle<sup>49</sup> » d'anthropologue, en s'appropriant les codes et représentations locaux de cette identité.

De façon similaire, je me suis approprié le rôle de la *gringa* en mettant instinctivement en place le comportement considéré comme approprié. En l'occurrence, j'ai mis en scène ma curiosité et/ou mon ignorance, par le biais de certaines gestuelles, certaines exclamations ou en formulant certaines questions portant sur des

<sup>48</sup> *Ibid.*

<sup>49</sup> Lisa Richaud, « Mise en scène de l'innocence et jeux d'attention. Autographie d'une enquête sous surveillance dans un parc public pékinois », *Civilisations*, vol. 64, n<sup>os</sup> 1-2, 2015, p. 23.

attributs locaux, ainsi qu'en prenant régulièrement des photographies. Pour embrasser le rôle de *niña*, j'ai agi de façon semblable en mettant en scène ma soi-disant inexpérience et ma jeunesse, me conformant ainsi aux caractéristiques attendues des jeunes femmes, apprenant des hommes plus mûrs. Il s'agissait ainsi d'inciter mes interlocuteurs à me considérer, accepter de discuter avec moi et à s'investir dans la relation d'entretien. Pour reprendre les termes de Butler, il s'agissait donc d'être reconnaissable pour pouvoir être potentiellement reconnue.

Bien que stratégique, ce processus de conformisme n'est pas forcément conscient et ne fait pas systématiquement l'objet d'un traitement réflexif. J'avais certes réfléchi au fait que je serais probablement l'objet d'interpellations liées à mon statut de *gringa* et anticipé que cela pourrait influencer mon (manque d') accès au terrain et à mes interlocuteurs. Cependant j'ai enclenché ce mécanisme de conformisme à l'identité de *niña* de façon non intentionnelle, en réponse aux interpellations dont je fus le sujet. Cette mise en scène ne s'est portée que plus tardivement à ma conscience, lorsqu'informée par mes lectures sur les *Performative Social Sciences*, j'ai commencé à questionner ma pratique de recherche et surtout les émotions vécues lors de ce processus d'adaptation, de manière réflexive, afin d'en tirer des enseignements supplémentaires.

Sur la base de ce constat, il devient possible de considérer que l'appropriation et l'assimilation de certaines catégories ne reflètent pas une soumission passive, mais une action autonome, même lorsque non conscientisée, en vue de l'obtention d'un certain résultat.

Toute performance pouvant être considérée comme au moins minimalement performative<sup>50</sup>, cette appropriation de rôle n'est pas sans effet sur les normes guidant les critères de (non-) reconnaissabilité. En ne résistant pas aux interpellations de «*niña*» ou de «*mi amor*», en m'y soumettant pour devenir reconnaissable aux yeux de mes interlocuteurs, même de manière inconsciente, je légitime ces normes et les structures de pouvoir

<sup>50</sup> Mary Gergen et Kenneth Gergen, *op. cit.*



qui les sous-tendent, même de manière non intentionnelle. En l'occurrence, les structures paternalistes et sexistes, qui structurent la société bolivienne comme dans une autre mesure la société suisse dont je suis issue, et auxquelles, paradoxalement, j'ai plutôt tendance à résister, ou du moins à contourner, dans ma vie quotidienne. Quant à ma performance du rôle de *gringa*, elle a eu pour conséquence de confirmer ma position dans un cycle de don/contre-don qui me dépassait. Ainsi on se réfèra plus d'une fois à mon identité de *gringa* pour refuser ma participation à une réunion communautaire, refusant ainsi de me donner du temps ou d'accepter mon don d'intérêt.

Cette analyse par la reconnaissance permet d'illustrer le mécanisme par lequel le sujet-chercheur se conforme aux normes locales afin d'être reconnaissable, légitime et potentiellement reconnu par ses interlocuteurs. Elle montre également que ce conformisme, potentiellement non réfléchi, contribue à la reproduction de normes et des structures de pouvoir sous-jacentes, même de façon involontaire. Ce conformisme favorise indirectement leur légitimation, illustrant ainsi la dimension performative<sup>51</sup> de la performance sociale de recherche et sa dimension politique. Ceci nécessite une prise de conscience du chercheur et l'instauration d'une réflexion éthique, sur la mise en place ou non de certains comportements et pratiques de recherche.

Ce faisant, le chercheur contribue à nuancer l'idée d'un « grand partage » plaçant le monde « scientifique » et académique en dehors du questionnement scientifique. Analyser de manière critique son comportement et ses pratiques de recherche est un travail « délicat à entreprendre pour le chercheur tant la conscientisation de tels processus n'est pas toujours évidente<sup>52</sup> ». Ce travail peut aussi s'avérer perturbant, en affaiblissant les certitudes et repères du jeune chercheur. Rendre visibles ses propres émotions et ressentis afin de les questionner revient aussi à exposer le chercheur et le rendre ainsi plus vulnérable<sup>53</sup>. Toutefois, à l'instar

<sup>51</sup> Au sens d'être pourvue d'effet et potentiellement capable de créer ce qu'elle énonce.

<sup>52</sup> Florence Bétrisey, *op. cit.*, p. 113.

<sup>53</sup> Carolyn Ellis et Arthur Bochner, *op. cit.*

de Richaud, nous affirmons l'importance de telles démarches, dans la mesure où ce « travail de mise à nu des détails de ses propres comportements et des interactions avec ses interlocuteurs en situation permet d'affiner notre conception même de ce qu'est un « terrain », voire de dés-essentialiser celle-ci<sup>54</sup> ».

Toujours via la notion de reconnaissance, j'ai également pu questionner le rôle joué, par le désir du sujet-chercheur d'obtenir une reconnaissance « académique » sur le *design* de la performance de recherche, mais aussi sur la reproduction/transformation des normes et relations de pouvoirs structurant l'espace académique.

### Le chercheur et sa reconnaissance académique

Nous avons exposé comment le chercheur était amené à composer avec la conjoncture, ainsi qu'avec les structures de pouvoir et normes sociales sur son terrain d'étude. Le sujet-chercheur construit cependant aussi son identité de chercheur en fonction des normes et des relations de pouvoir qui structurent le monde académique. En effet, nous considérons que « l'espace académique au sein duquel évolue le chercheur n'est pas un espace neutre<sup>55</sup> ». Dans une perspective foucauldienne, il peut être vu comme un espace normé, investi des formes de biopouvoir matérialisées dans les discours et idéologies qui le traversent. Dans ce contexte, on ne peut pas regarder le chercheur comme un acteur totalement autonome, libre de construire sa performance académique uniquement en fonction de règles éthiques et de systèmes de valeurs qui lui seraient propres. Aujourd'hui, l'espace académique « occidental » est investi par des normes globalisées de type marchand<sup>56</sup>, participant d'un processus qu'Alison Mountz *et al.* qualifient de « néolibéralisation<sup>57</sup> » de la recherche. Ce processus se manifeste notamment par 1) la mise en œuvre de nouvelles normes et régulations visant à autonomiser

<sup>54</sup> Lisa Richaud, *op. cit.*, p. 34.

<sup>55</sup> Florence Bétrisey, *op. cit.*, p. 81.

<sup>56</sup> Abraham DeLeon, *op. cit.*

<sup>57</sup> Alison Mountz *et al.*, « For Slow Scholarship: A Feminist Politics of Resistance through Collective Action in the Neoliberal University », *ACME International E-journal for Critical Geographies*, vol. 14, n° 4, 2015, p. 1235-1259.

les chercheurs qui deviennent de véritables entrepreneurs de leur propre recherche, 2) la mise en concurrence des chercheurs et universités pour l'obtention de financements, et par conséquent 3) la mise en place d'indicateurs pour mesurer et comparer l'impact des recherches et des chercheurs et 4) une accélération des rythmes académiques. Tous ces éléments influencent fortement la conception et la performance de la recherche, ainsi que le processus d'écriture et de communication/diffusion de la recherche.

Le collectif ACME Editorial Collective considère les récentes normes de publications et d'indexation comme un nouveau dispositif de gouvernementalité, reproduisant des structures de pouvoir (ou en créant de nouvelles) sous couvert de promouvoir l'efficacité de la recherche<sup>58</sup>. Des recherches contemporaines illustrent comment de tels outils « tendent à rendre invisible la subjectivité inhérente à tout processus d'évaluation par le biais de dispositifs métriques<sup>59</sup> ».

Or, ce sont ces normes qui actuellement construisent le récit de ce qu'est « un bon chercheur » ou « une bonne recherche » et fournissent donc la reconnaissance académique tant désirée par le sujet chercheur. Ce dernier aurait alors tant besoin de reconnaissance qu'il se soumettrait « volontairement » à des rythmes de travail effrénés et accepterait toutes les contraintes et systèmes de métriques visant à l'évaluer. Et ce, bien que Berg, Huijbend et Gutzon Larden ont démontré que ces dispositifs étaient générateurs d'anxiété<sup>60</sup>. L'on peut également considérer qu'il s'agit là d'un usage instrumental de la reconnaissance, assimilable à ce qu'Honneth appelle la reconnaissance idéologique, c'est-à-dire une utilisation de la reconnaissance « visant à obtenir d'une personne des actions ou une conduite qu'elle n'accepterait pas

<sup>58</sup> ACME Editorial Collective, « The Politics of Indexing and Ranking Academic Journals », *ACME: An International E-Journal for Critical Geographies*, vol. 6, n° 2, 2007, p. 131-134.

<sup>59</sup> Florence Bétrisey, *op. cit.*, p. 113.

<sup>60</sup> Lawrence Berg, Edward Huijbens et Henrik Gutzon Larsen, « Producing Anxiety in the Neoliberal University », *The Canadian Geographer/Le Géographe canadien*, vol. 60, n° 2, 2016, p. 168-180.

sans la promesse de reconnaissance<sup>61</sup> ». Le risque de ne pas se voir reconnu, même de se voir méconnu ou méprisé, décourage alors toute action de résistance aux normes régissant les relations de reconnaissance académique.

Par conséquent, le chercheur va, dans un premier temps du moins, se conformer à ces critères de reconnaissance. C'est ce que nous avons fait en nous soumettant par exemple à la norme récente de la thèse par articles. Cette dernière, inspirée d'une façon de faire considérée comme légitime et d'une pratique courante en sciences naturelles, permet de produire une thèse non pas sous la forme d'un manuscrit, mais sous celle de la compilation d'articles scientifiques. Ces derniers sont toutefois préalablement soumis à des revues spécialisées et réunies par un document de liaison de quelques dizaines à centaines de pages.

La première fois que l'éventualité de faire une thèse par article me fut proposée, on évoqua en premier lieu le potentiel que cela représenterait pour la suite de ma carrière académique, compte tenu des exigences actuelles relatives à la publication d'articles scientifiques. Arrivant potentiellement en fin de doctorat avec déjà plusieurs articles publiés ou en cours de publication, je serais alors au bénéfice d'un avantage comparatif sur mes pairs qui auraient privilégié l'écriture d'une monographie. En tant que première doctorante de l'Institut qui m'accueillait à me soumettre à cette nouvelle norme, j'avais alors en terrain peu connu, et fus l'objet de nombreux questionnements de la part de mes collègues doctorants et chercheurs. J'observais alors qu'il y avait véritablement deux camps idéologiquement bien marqués : les « pro » thèse par article, justifiant leur position sous l'égide du pragmatisme carriériste, mais aussi d'une diffusion plus aisée de la recherche (les articles étant vus comme plus « digestes » et « lisibles » par des non-spécialistes que les monographies); et les « contra » thèse par articles, arguant la dénaturation de la

---

<sup>61</sup> Haud Guéguen, « Reconnaissance et accélération. Réflexions sur la temporalité de la reconnaissance à partir de la critique sociale du temps de Hartmut Rosa », dans Jean-Claude Domenget, Françoise Laroche et Marie-France Peyrelong, *Reconnaissance et temporalités. Une approche info-communicationnelle*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 59.

recherche et l'importance d'être capable de rendre compte de sa recherche et de la complexité de celle-ci en un format non déterminé par les exigences de l'édition scientifique.

Si j'optais au départ pour la norme de la thèse par articles, ce fut d'une part parce que je fus séduite par le discours pragmatique, mais aussi pour « faire partie » de cette nouvelle communauté scientifique qui, en tant que jeune doctorante, m'était alors inconnue. Ainsi donc adopter ce que je pensais être un des codes principaux de l'identité de chercheuse et être par conséquent reconnue comme telle.

Au fur et à mesure de l'essor de ma recherche, je fus témoin de l'avancée de la popularité de la thèse par articles, qui, ne serait-ce qu'au sein de l'institution dans laquelle je travaillais, passa rapidement du statut d'alternative à celui de norme dominante. Des normes et codes se mirent alors progressivement en place afin de réguler cette nouvelle pratique et en assurer la qualité (nombre et statut des articles constituant la thèse, format minimal du document de liaison complétant les articles, etc.). J'entrepris également progressivement de déconstruire cette nouvelle norme, les structures de pouvoir contribuant à son hégémonie, mais aussi ma propre pratique de chercheuse et son implication en tant que pratique légitimatrice. En effet, en me subordonnant à la norme de la thèse par articles, j'eus rapidement conscience de contribuer à la légitimation et à la reproduction de la norme valorisant l'écriture de la recherche sous forme d'articles scientifiques ainsi que la production de ces articles en quantité et à un rythme régulier. Et ce, quand bien même je doutais de leur bien-fondé et de leur capacité à fournir les conditions de production d'une recherche de qualité.

Toutefois, tenter de m'y soustraire, au cours du « rite de passage » que constitue le doctorat, serait revenu à une forme de suicide, non pas social, mais académique, en référence à l'expression d'Amy Allen<sup>62</sup>. Ne pas respecter la norme implique alors d'être rendue invisible, voire méprisée, car considérée comme déviante,

<sup>62</sup> Amy Allen, *The Politics of Our Selves: Power, Autonomy, and Gender in Contemporary Critical Theory*, op. cit.

comme l'ont été les modes de connaissance « non scientifiques » et populaires<sup>63</sup>. Ce comportement d'assimilation serait obtenu en échange de la promesse de reconnaissance académique du chercheur décernée symboliquement sous forme de diplôme de doctorat. Mais, grâce à la publication de plusieurs articles scientifiques intégrés à la thèse, c'est aussi la promesse d'une reconnaissance sous forme d'un score plus ou moins élevé pour divers indicateurs, lesquels sont rendus visibles sur différents portails de diffusion de la recherche (*Google Scholar, Academia, ResearchGate*), inspirés des réseaux sociaux. Or, cette reconnaissance liée à la publication d'articles se caractérise également par sa rapide obsolescence. En effet, il ne suffit pas de publier de « bons » articles dans de « bonnes revues », mais les publier à un rythme régulier, sans « trous » de plusieurs années entre chaque article. Le chercheur ne saurait ainsi se reposer sur la publication d'un article pour être reconnu, mais doit assurer une production régulière s'il veut pouvoir se maintenir dans la relation de reconnaissance. Analysant les relations de reconnaissance sociales qui se déroulent sur les réseaux sociaux au prisme du référentiel sur l'accélération d'Hartmut Rosa<sup>64</sup>, Guéguen<sup>65</sup> montre en effet l'importance de la dimension temporelle de la reconnaissance. En effet, c'est cette précarité, cette obsolescence plus ou moins programmée de la reconnaissance qui la rendrait aliénante, obligeant le chercheur à entrer non pas dans la quête, mais dans la course infinie à la reconnaissance.

En acceptant d'être reconnue selon la grammaire dominante, je reconnais également la norme et l'autorité qui la légitiment et je réaffirme, de fait, mon attachement à la culture scientifique dominante qui me reconnaît, même si cela implique une certaine souffrance pour suivre le rythme de production/diffusion académique.

Or, cet état de fait n'est pas sans conséquence politique. Il a notamment pour effet de renforcer le pouvoir des acteurs à qui

<sup>63</sup> Boaventura de Sousa Santos, « Épistémologies du Sud », *Études Rurales*, n° 187, 2011, p. 21-49.

<sup>64</sup> Hartmut Rosa, *Aliénation et accélération*, Paris, La Découverte, 2012.

<sup>65</sup> Haud Guéguen, *op. cit.*

profite cette « soumission volontaire » à la norme de production. Ainsi, les éditeurs de revues scientifiques se voient en position de proposer des tarifs d'abonnement de plus en plus élevés, mais aussi d'exiger de plus en plus de travail non rémunéré de la part des chercheurs. Ces derniers sont non seulement en charge de l'édition scientifique de leurs propres articles mais aussi de la relecture bénévole scientifique des articles d'autres auteurs. Depuis peu, les éditeurs de revues proposent de céder les droits d'auteurs en plaçant les articles sous le régime de l'« *open access* », mais, très souvent, c'est alors à l'auteur de payer le prix de cet accès ouvert. Le prix élevé des abonnements aux revues exclut bon nombre d'acteurs du monde de la recherche n'ayant dès lors pas accès à la production de connaissance. Quant aux coûts de la publication en « *open access* », ils sont le plus souvent supportés par les auteurs. Les chercheurs ne disposant pas des moyens nécessaires ne peuvent donc pas publier leur article sous ce régime, ce qui limite la portée de l'« *open access* ». Leur article est alors moins visible, moins lu, moins cité, critère déterminant leurs scores relatifs aux divers indicateurs. Ces auteurs se voient donc dans l'incapacité d'être reconnus.

Comme le présageait Amy Allen, la résistance à cette domination et à ces mécanismes d'exclusion passerait alors par la création de « canaux alternatifs de reconnaissance<sup>66</sup> », eux-mêmes basés sur la construction de « contre-narrations<sup>67</sup> », de récits renouvelés de la scientificité, de la légitimité et de la qualité de la recherche. Des alternatives à la norme hégémonique de production scientifique se développent aujourd'hui notamment via des mouvements tels que le « *slow science* ». Mountz *et al.* examinent ces stratégies de résistance, fondées sur le ralentissement des rythmes de production et d'écriture scientifiques et l'éloge de la lenteur, qui offrent une autre grammaire de reconnaissance du sujet-chercheur<sup>68</sup>. Ce faisant, ces canaux alternatifs fournissant au chercheur non pas

<sup>66</sup> Amy Allen, *The Politics of Our Selves: Power, Autonomy, and Gender in Contemporary Critical Theory*, *op. cit.*, p. 183, traduction personnelle.

<sup>67</sup> Christian Salmon, *Storytelling. La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, La Découverte, 2007, p. 213.

<sup>68</sup> Alison Mountz *et al.*, *op. cit.*

la possibilité de nier toute forme de reconnaissance, mais de choisir à quelle norme se conformer pour satisfaire au besoin de reconnaissance. Ces contre-récits ont alors, ne serait-ce que temporairement, une fonction émancipatrice. Ils remettent ainsi en question l'équation posée par Butler entre subjectivation et domination.

### **Conclusion**

Outre un apport thématique sur la production scientifique et l'identité sociale du sujet-chercheur, cette pratique réflexive a également permis d'affiner notre compréhension des mécanismes et enjeux de la reconnaissance par leur ressenti. Nous estimons éclairer ici l'ambivalence et la dynamique de la reconnaissance, montrant comment cette dernière peut alterner des moments de subordination et des moments d'émancipation. Nous illustrons aussi la marge de manœuvre et de résistance, limitée, mais avérée, à disposition des acteurs en prise avec la reconnaissance, ainsi que le rôle joué par la production de contre-narrations et canaux de reconnaissance alternatifs.

Deuxièmement, considérer le chercheur comme un sujet qui, au même titre que les autres, recherche la reconnaissance rend lisible ces différents mécanismes par lesquels le chercheur, consciemment ou non, opère des choix, de façon plus ou moins autonome. L'approche par la reconnaissance permet ainsi de reconsidérer la production de connaissance comme doublement située, au sein du contexte sociopolitique dans lequel le phénomène observé se déroule, mais aussi au sein du contexte au sein duquel le sujet-chercheur évolue. Elle permet également de pointer la dimension sociopolitique de l'action et de la pratique de recherche, qui, loin d'être neutre, se révèle performative.

À l'exigence éthique de considérer le monde académique à l'aune du principe de symétrie, c'est-à-dire d'appliquer à ce dernier des grilles analytiques et théoriques similaires à celles qu'on déploie sur l'environnement extérieur, se joint l'exigence de considérer les implications sociopolitiques, y compris au niveau de l'implicite, de toute pratique de recherche et d'en



estimer le « bien-fondé ». Et ce, bien que la dynamique de reconnaissance du sujet-chercheur se déroule en grande partie au-delà de la conscience et de l'intentionnalité de ce dernier.

D'aucuns apprécieront la mise en abîme consistant à formuler ces considérations au sein d'un article scientifique, symbole et principal vecteur de la norme dominante encadrant aujourd'hui la performance scientifique.

## Bibliographie

- ACME Editorial Collective, « The Politics of Indexing and Ranking Academic Journals », *ACME: An International E-Journal for Critical Geographies*, vol. 6, n° 2, 2007, p. 131-134.
- Allen, Amy, « Dependency, Subordination, and Recognition: On Judith Butler's Theory of Subjection », *Continental Philosophy Review*, vol. 38, n°s 3-4, 2006, p. 199-222.
- Allen, Amy, *The Politics of Our Selves: Power, Autonomy, and Gender in Contemporary Critical Theory*, New York, Columbia University Press, 2007.
- Allen, Amy, « Recognizing Domination: Recognition and Power in Honneth's Critical Theory », *Journal of Power*, vol. 3, n° 1, 2010, p. 21-32.
- Baird, Barbara, « Sexual Citizenship in "the New Tasmania" », *Political Geography*, vol. 25, n° 8, 2006, p. 964-987.
- Berg, Lawrence, Edward Huijbens et Henrik Gutzon Larsen. forthcoming, « Producing Anxiety in the Neoliberal University », *The Canadian Geographer/Le Géographe canadien*, vol. 60, n° 2, 2016, p. 168-180.
- Bétrisey, Florence, *Les relations d'échange au sein de schémas de paiements pour services hydriques : encastrements socioéconomiques, justifications morales et implications sociopolitiques Ethnographie des "Acuerdos Recíprocos por el Agua", en Bolivie orientale, au prisme des notions de réciprocité et de reconnaissance*, thèse de doctorat, Université de Lausanne, 2016.
- Butler, Judith, *Le récit de soi*, Paris, Presses Universitaires de France, 2007.

- Cadman, Louisa, *Nonrepresentational Theory / Nonrepresentational Geographies*, Glasgow, Elsevier inc, 2009.
- DeLeon, Abraham, « From the Shadows of History: Archives, Educational Research, and Imaginative Possibilities », *Journal of Curriculum Theorizing*, vol. 27, n° 3, 2011, p. 190-208.
- Ellis, Carolyn, « Sociological Introspection and Emotional Experience », *Symbolic Interaction*, vol. 14, n° 1, 1991, p. 23-50.
- Ellis, Carolyn et Arthur Bochner, « Autoethnography, Personal Narrative, Reflexivity: Researcher as Subject », dans Norman Denzin et Yvonna Lincoln, *The Handbook of Qualitative Research*, SAGE, 2000, p. 733-768.
- Garapon, Antoine, « Justice et reconnaissance », *Esprit*, mars/avril, 2006, p. 231-248.
- Gergen, Mary et Kenneth, Gergen, *Playing with Purpose: Adventures in Performative Social Science*, Walnut Creek (CA), Left Coast Press, 2012.
- Guéguen, Haud, « Reconnaissance et accélération. Réflexions sur la temporalité de la reconnaissance à partir de la critique sociale du temps de Hartmut Rosa », dans Jean-Claude Domenget, Françoise Laroche et Marie-France Peyrelong, *Reconnaissance et temporalités. Une approche info-communicationnelle*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 57-71.
- Honneth, Axel, « Recognition as Ideology », dans Bert van den Brink et David Owen (dir.), *Recognition and Power: Axel Honneth and the Tradition of Critical Social Theory*, New York, Cambridge University Press, 2007, p. 323-347.
- Honneth, Axel, *La réification. Petit traité de théorie critique*, Paris, Gallimard, 2007.
- Honneth, Axel, *La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*, Paris, La Découverte, 2006.
- Honneth, Axel, « La théorie de la reconnaissance : une esquisse », *Revue du MAUSS*, vol. 23, n° 1, 2004, p. 133-136.
- Ionita, Irina, *Un itinéraire de recherche en terrain autochtone au Canada. L'empathie dans tous ses états*, Paris, L'Harmattan, 2015.
- Matthey, Laurent, *Narrations de narrations. Tentative d'épuisement des techniques de narration scientifique des pratiques ordinaires de la ville*, Lausanne, far-forum d'architectures lausanne, 2016.
- Mountz, Alison *et al.*, « For Slow Scholarship: A Feminist Politics of Resistance through Collective Action in the Neoliberal University », *ACME International E-journal for Critical Geographies*, vol. 14, n° 4, 2015, p. 1235-1259.

- Pile, Steve, « Emotions and Affect in Recent Human Geography », *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 35, n° 1, 2010, p. 5-20.
- Powell, Richard, « Learning from Spaces of Play: Recording Emotional Practices in High Arctic Environmental Sciences », dans Mick Smith et Liz Bondi (dir), *Emotion, Place and Culture*, Farnham (Angleterre), Ashgate Publishing, 2009, p. 115-132.
- Richaud, Lisa, « Mise en scène de l'innocence et jeux d'attention. Autographie d'une enquête sous surveillance dans un parc public pékinois », *Civilisations*, vol. 64, n° 1-2, 2015, p. 23-34.
- Roberts, Brian, « Performative Social Science: A Consideration of Skills, Purpose and Context », *Forum Qualitative Sozialforschung / Forum: Qualitative Social Research*, vol. 9, n° 2, 2008, <http://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/377/822>.
- Rosa, Hartmut, *Aliénation et accélération*, Paris, La Découverte, 2012.
- Rousiley, C. M. Maia et Danila Cal, « Recognition and Ideology: Assessing Justice and Injustice in the Case of Child Domestic Labor », *Journal of Political Power*, vol. 7, n° 1, 2014, p. 63-85.
- Salmon, Christian, *Storytelling. La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, La Découverte, 2007.
- Santos, Boaventura de Sousa, « Épistémologies du Sud », *Études Rurales*, n° 187, 2011, p. 21-49.
- Schurr, Carolin et Katharina Abdo, « Rethinking the Place of Emotions in the Field through Social Laboratories », *Gender, Place and Culture*, vol. 23, n° 1, 2016, p. 1-14.
- Skeggs, Beverley, « The Toilet Paper: Femininity, Class and Misrecognition », *Women's Studies International Forum*, vol. 24, n° 3-4, 2001, p. 295-307.